

moins traditionnelles, j'y suis allé pourtant pour échapper à l'obsédant cauchemar d'un dithyrambe éternel non contrôlé.

« Comment ! vous ne connaissez pas encore les splendeurs de la Mitidja, les orangeries de Blidah, les horreurs de la Chiffa, mais c'est une profanation, un sacrilège, un crime de lèse-nature ! Courez, courez vite ! » Je pressentais bien qu'on me pressait trop et qu'il n'y avait pas de quoi courir, j'ai tenu à en être sûr et à pouvoir le dire. J'ai parcouru en France et ailleurs pas mal de plaines et de vallées célèbres, différant d'aspect, plus ou moins dignes de leur célébrité, empruntant toutes leur charme principal au luxe de la végétation, à la gaieté des eaux vives, des oiseaux et des troupeaux, à la largeur et à l'originalité des points de vue ; rien de semblable dans ce coin de la Mitidja que j'ai vu en courant. Du chemin de fer aux montagnes prochaines, le sol s'étend, jaune, sec, poudreux, sur une ligne d'une horizontalité désespérante, çà et là rompue par le groupement de trois eucalyptus, de quatre platanes et d'une demi-douzaine de palmiers qui ressemblent à des bouquets de poil oubliés par le rasoir du temps le long d'un crâne octogénaire et très évidemment se groupent ainsi pour échanger en voisins oisifs les rares cancans de leur désert. Les poteaux du télégraphe semblent être, comme harmonie de calvitie et de couleur, les arbres vrais de cet endroit-là, on dirait les autres en visite. Un « Oued » (rivière) atteste par un lit de cailloux blancs, à physionomie d'ossuaire, le passage du torrent disparu. Un Arabe maigre, drapé dans un burnous sale, avec une petite charrue traînée par de petits bœufs, égratigne la terre sans bruit, on n'entend pas d'oiseaux, on ne voit guère de troupeaux. Les montagnes étalant toutes la nudité de leurs entrailles couleur chocolat, coupent brusquement l'horizon de leurs arêtes dures, sans aucune image reposante de second plan. C'est étrange, ce n'est pas beau. Et pourtant, quand on regarde avec des yeux d'artistes qui sont les mêmes que ceux de la foi, on voit ou on croit voir, sous le flamboiement du soleil dans l'azur, la poussière du sol se pailletter d'or, les cailloux de l'Oued se pailletter d'argent, les bouquets d'arbre et les silhouettes de l'attelage arabe grandir, se détacher avec une netteté violente, se colorer de nuances changeantes comme à travers un prisme, le chocolat lointain passer au pourpre et